

Chronique d'un autre temps

Leslie Piché

Number 90-91, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79683ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Piché, L. (2015). Chronique d'un autre temps. *Brèves littéraires*, (90-91), 124–126.

LESLIE PICHÉ

CHRONIQUE D'UN AUTRE TEMPS

L'usurpateur de ton identité, Jo. Le créateur de ton avatar. C'est de lui que je te parle. Le *Jonathan Livingston*, goéland de mon adolescence créé par Bach. Non pas le Jean-Sébastien des notes, mais de Richard, son lointain descendant qui, lui, fait dans les lettres.

Te revoir, mon bel oiseau, planté dans le sable ou sur l'asphalte avec cet œil jaune de pieuvre intelligente bien vissé dans ce petit crâne un peu... crâneur. Toujours à l'affût, cool, zen. Tu ne criailles pas, tu choisis : ton cri et ton interlocuteur. Tu vois tout, saisis toute opportunité, te fais presque homme. Voilà le drame du grand fossé; celui qui sépare les littératures et les hommes.

Nous voilà revenus de loin, Jonathan. Des grands âges adolescents. Tu as plus de quarante ans et moi, cinquante et quelques ! Je t'ai lu, adapté, inventé un décor et dansé en cinquième secondaire. Le roman *Jonathan Livingston, le goéland* paru en 1970 avait eu un immense succès à l'époque pour une histoire somme toute élémentaire de quête spirituelle chez un oiseau charismatique. Nous voilà revenus de bien loin. Tu voles toujours juste assez haut pour effleurer l'idée d'un ciel, à dix pieds du sol, ignorant enfin les conseils du *Grand Sage*, cette espèce de gourou ailé.

Il y a longtemps que je t'aime, fils de l'océan et des humains que tu accompagnes. Je me réjouis que tu sois partout où je vais. Je défends ta réputation contre les attaques en règle à ton égard : tu es un modèle, Jonathan. Un pied de nez à la prétention de notre espèce et de nos lettres aussi. Quoi que nous produisions avec énergie, intelligence ou ambition, tu en récoltes les fruits sans t'agiter. Tu rinces patiemment les morceaux dérobés aux baigneurs insouciantes, tu laisses les miettes et les restes entre rats et fourmis partagés, et tous, profitez sans vous agiter. Tout est là, Jonathan.

Sans s'agiter.

À l'extrême opposé de ce que Richard Bach avait fait de toi en 1970 : jeune oiseau démesurément ambitieux refusant sa condition de volatile. Tout ce battage, cet engouement pour toi aura généré un succès fou à Richard Bach l'auteur, ancien militaire et pilote passionné : un million d'exemplaires en une seule année. Tu te rends compte, Jo ? Ce n'est tout de même pas la langue de Saint-Exupéry ! Jusqu'à un film qui a suivi, accompagné de la musique de Neil Diamond, c'est bien pour dire.

Cette littérature qu'avaient adorée tant de gens reposait entièrement sur toi, mon Jonathan. C'était l'époque qui se reconnaissait dans toute cette croisade de disciples et maîtres à penser. Aujourd'hui, je t'aime impassible, la tête et l'œil mobiles, mon beau gardien ailé sans autre ambition que d'être ce que tu es.

L'animal respecté dans sa nature profonde. Bien loin des diktats poético-spirituels de *Chiang* et autre *Ancien sage* télépathe de notre adolescence. Ce que tu veux en pleine lumière, ici, maintenant.

Finies les leçons du *Grand sage* à ses disciples ou de l'infirme transfiguré. Fini le charabia enivrant d'une philosophie où se confondaient *Siddharta* (roman de Hermann Hesse paru en 1922 mais redécouvert en 1960) et *Daktari* (*docteur* en swahili), émission animalière symbolisant la bienveillance des hommes en pays africain avec Clarence, le lion qui louchait... Finis le mensonge de la littérature et le maquillage dont elle t'a jadis affublé. Soyons honnêtes, Jonathan : notre désir de voir en toi un guide, c'est ce qui faisait tant rêver à l'époque.

La cohabitation culturelle planait tout autour. L'opéra-rock des années 1970 *Jésus-Christ Superstar* côtoyait *Les Enfants de Dieu* qui eux rôdaient près des écoles secondaires les beaux jours de printemps ; ces vendeurs du temple, ésotérique ou spirituel, étaient tous assoiffés de jeunesse, surtout par l'exaltée sortie jouer de la flûte avec le mec à trois accords... Nous étions naïfs et curieux. Même Moïse David magasinait.

C'était ce temps, mon Jonathan. Un immense buffet ouvert à tous nos appétits ; les littéraires t'entremêlant avec Dostoïevski et le *Dracula* de Bram Stoker, aussi bien qu'avec les photos-romans qu'on s'échangeait. Une assiette où l'on se goinfrait d'à peu près tout et qui nous a faits. La dentelle troublante d'Anne Hébert à l'étouffement de *Poussière sur la ville* par André Langevin, nos profs de français comme on disait à l'époque nous initiaient à notre héritage culturel et l'*Agaguk* de Yves Thériault, à celui de notre nordicité. En ces temps étudiants, la neige était notre alliée naturelle...

C'était ce temps, c'était ton temps et le mien aussi.

Mais tu as bien vieilli, Jo. Toujours aussi élégant, va ! Complet gris et chemise blanche sur queue de pie, encore et toujours en habit de cérémonie. La grande classe.

Nous voilà revenus de loin, Jonathan. Nous voilà rendus bien loin. Comme toi, Jo, du bitume au sable des plages, nous rêvons toujours de liberté.

Merci à toi, mon beau goéland.